

dans le rêve de l'arbre creux

Agnès Clancier

LES ÉDITIONS
DU SONNEUR





**dans le rêve
de l'arbre creux**

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain.

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN: 978-2-37385-298-1

Dépôt légal: mars 2024

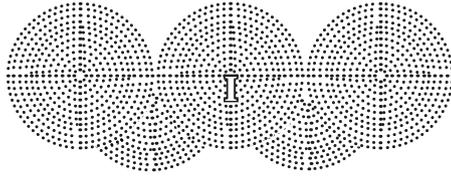
Conception graphique: Sandrine Duveillier

Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

dans le rêve de l'arbre creux

Agnès Clancier





J'AI ATTENDU LA NUIT. Attendu que s'apaisent les clameurs et les plaintes. Que s'épuise dans les confins du jour le fracas des rixes et des disputes. J'ai guetté le sommeil des prisonniers, des marins et des soldats. Retenu ma respiration pour ne manquer aucun signe, aucune alerte. J'ai compté les pas des sentinelles. Les rondes. Les heures. Attendu encore. Jusqu'à cet instant. Le camp gît, animal monstrueux, sous un édredon de silence qui laisse venir à moi le chuchotement de la forêt. Son appel se faufile à travers les râles et les soupirs, le souffle des corps endormis, les mots brefs échappés des cauchemars. J'écoute son murmure, que fend tout à coup le signal perçant de l'effraie ombrée. Le moment est venu. Ce jour qui débute sera le premier jour de ma liberté.

Dans quelques heures, avec l'aide de Dieu, je serai loin de cette colonie que j'ai vue naître, cette prison sans murs où l'on ne fait que mourir. Ne sachant où je vais, ni ce qui m'attend. Évadée. Sans retour possible. Les fugitifs ne

reviennent que pour monter sur le gibet. Je ne reviendrai pas. Demain, ils écriront sur le registre : Elizabeth Murray, évadée le 12 janvier 1791. Il n'y aura jamais, en face de mon nom, d'autre inscription. Ils ne me rattraperont pas.

Dehors, la terre libère son trop-plein de chaleur, veloutant le sol d'une épaisse brume blanche qui s'élève doucement. Un couvert de nuages masque les étoiles et ternit le reflet tremblant de la lune. Dans cette opacité, tentes et bâtiments perdent leurs contours ; leurs lourdes masses noires flottent, irréelles. Un calme inhabituel pèse sur le camp des femmes, enfin déserté par ses visiteurs du soir. La houle du Pacifique elle-même s'évanouit dans l'obscurité, et le gémissement infime des vagues se perd au loin pour faire place au chant de la forêt, notes d'écorce et d'épines, de plumes et de fougères qui appellent : Lizzie ! Dépêche-toi, Lizzie ! Viens nous rejoindre ! Vite ! Vite ! Le premier pas. Je me faufile entre les pans de toile, glisse dans l'ourlet d'ombre de la tente. Séléné, ma complice. Séléné, reste où tu es ! Mes jambes me portent sans bruit, bonnes ouvrières dociles. Est-ce que je respire encore ? Je suis invisible, dissoute par les ténèbres et le mutisme des vivants.

Une brise humide et salée me pince les joues, alors que je file à travers le campement, légère malgré le sac qui malmène mon dos. Emmitonnée de nuit, protégée par le som-

meil des centaines de corps parqués derrière les murs et les cloisons de toile. Ombre parmi les ombres. Je sais comment éviter les rondes, mais il reste la menace des voleurs, qui n'hésiteront pas, s'ils sont pris, à dénoncer la fugitive pour échapper à la potence. Le hululement d'un hibou fend le silence. Je dois avancer plus vite, beaucoup plus vite, sans alourdir mon pas, sans perdre ma respiration, sans être vue, ni entendue, laisser la colonie loin derrière moi. Tu es folle, a dit Mary-Coquette, tu es folle de vouloir le tenter seule. Elle n'a pas insisté puisque c'est avec elle que je voulais partir. Je dois vider mon esprit de tout cela, oublier le passé.

Rien ne peut ralentir ma fuite, je connais tout de ce chemin qui mène à la forêt; j'allais m'y promener après la mort de Stephen. J'y suis retournée chaque matin après celle du Lieutenant. Pendant ces quelques jours de répit qu'ils m'ont laissés, avant de me chasser de sa maison. De notre maison.

Jamais je n'ai songé à m'évader lorsqu'il vivait, jamais sérieusement. En m'offrant cet emploi dans son logis, il m'avait mise à l'abri et libérée de mes chaînes. Sa disparition les a aussitôt ressoudées à mes chevilles. J'aurais pu devenir la gouvernante d'un autre officier, mais aucune place n'était vacante.

Le sourire de cette harpie de Mary Anderson quand j'ai dû revenir m'installer au camp des femmes. Elle n'aurait

manqué cela pour rien au monde. Ne t'occupe pas d'elle, a soufflé Mary-Coquette. J'ai entassé mes affaires en prenant le moins de place possible, sous les regards, les chuchotis amers ou envieux, exprimant une jalousie qui n'avait pourtant plus lieu d'être, tandis que la mine désolée de mes amies augmentait mon inquiétude. Naturellement, le lendemain, toutes mes affaires étaient volées ; c'était pour moi le nouvel ordre des choses. Celui auquel, grâce à la protection du Lieutenant, j'avais jusqu'alors échappé. Ma colère est encore là, qui me donne des ailes. Je ne dois pourtant pas courir. Il me faut préserver mon corps des blessures. Je ne peux pas les laisser me reprendre. S'ils me reprennent, je serai pendue. Comme ils ont pendu Stephen. Et tant d'autres avant lui. Ralentir. Ne pas tomber. Rester lucide. Je dois réussir. Je n'ai pas d'autre choix.

En quelques minutes, j'atteins le sous-bois, déjà à l'abri des regards. Des broussailles entravent maintenant ma course et j'avance presque à l'aveugle, m'efforçant de ne pas trébucher, esquivant les brèches et les aspérités du sol, les épines brandies par les buissons telles des épées, les pièges posés par nos chasseurs, concentrée sur la direction à tenir ; chaque obstacle à contourner recèle un danger, celui de me faire dévier de ma route et de me ramener au camp. C'est arrivé à Smith et Anderson, l'hiver dernier.

Ils ont marché pendant huit jours et on les a retrouvés à moins d'un demi-mile de la maison du gouverneur, mourant de soif et persuadés d'avoir traversé tout le pays.

Je vais longer la côte vers le nord. En restant à proximité de l'océan, je ne risque pas de m'égarer, ni de manquer le bateau qui, un jour, me ramènera en Angleterre. D'ici là, puisse la Providence m'accompagner et me soutenir. Car je me dirige vers des lieux qu'aucun Européen n'a explorés. Où tout m'est inconnu. Un saut dans le vide. Un de plus. Mon existence n'en est-elle pas tissée? Elizabeth Murray, l'acrobate. Au moins ce plongeon-ci est-il de mon fait. Peut-être ma vie s'arrêtera-t-elle bientôt, mais je serai libre. Je suis déjà libre.

Je n'ai pas vu le jour se lever. À l'orée du bois, il m'attend, en ami inquiet. Je me laisse caresser par la clarté transparente de l'aube, m'attarde à goûter sa fraîcheur et son parfum d'herbe mouillée. Il m'est encore possible de revenir en arrière, de retourner à la colonie. C'est encore son air que je respire. En rebroussant chemin tout de suite, en me rendant à l'infirmerie ainsi que je le fais chaque jour, je pourrais être à mon poste avant que quiconque ait pu signaler mon absence. Le chirurgien White, à supposer qu'il remarque mon retard, ne me dénoncerait pas. Mon aide lui est trop précieuse. Il aura d'ailleurs bien du mal à

se dégoter une nouvelle assistante aussi dévouée que moi.

Un grand réveilleur se met à chanter. Je l'aperçois, posé sur un rameau d'acacia, si proche que je pourrais le toucher. Il me fixe un moment de son œil jaune, puis s'envole. Son ramage est le plus beau de la terre ; c'est un formidable présage, un signe que m'adresse le destin. J'emporte son chant avec moi, marchant à vive allure, déterminée à ne pas m'arrêter avant d'avoir parcouru une très longue distance. Sans un regard en arrière, je franchis des talus, des collines et des ruisseaux, escalade des amas de roches, traverse une vaste plaine couverte de cette broussaille sèche que les indigènes appellent mulga, à peine ralentie par les obstacles que je rencontre, failles dissimulées par le relief, marécages nichés au milieu des tapis de spinifex qui griffent mes chevilles.

Je marche jusqu'à ce que le soleil soit juste au-dessus de ma tête. Alors je me réfugie sous un arbre, pour reprendre haleine, boire et manger un peu. Sur l'horizon immobile, un rideau de vapeur s'élève. Derrière ce voile, Sydney Cove et ses habitants. Là-bas, les chantiers s'interrompent pour la pause méridienne. À l'hôpital, le chirurgien White sait maintenant qu'il doit me remplacer ; penché sur un patient, il s'éponge le front entre deux points de suture.

Mary-Coquette est interrogée. Quand l'ombre éparpillée sur le sol commence à bouger, je me lève et repars. Je dois être loin de la colonie quand on se mettra à ma recherche. Le plus loin possible. Les soldats lâchés à mes trousses. J'entends leurs pas dans mon dos, leurs éclats de voix. Je distingue celle de Clark, son timbre cassant, reconnaissable entre tous. Trouvez-la! Trouvez-la!

Mes jambes ont perdu de leur légèreté, mais j'avance encore assez vite malgré l'épuisement. La peur est un aiguillon puissant. Celle qui me porte est aussi vive que celle qui m'a broyé le cœur, le jour maudit de mon arrestation, quand les constables m'ont entravé les poignets. Aussi vive que lorsque la porte de Newgate s'est ouverte et que l'on m'a entraînée dans ces longs couloirs dont les murs de pierre ruisselaient, où des courants d'air glaçaient mes os et me brûlaient la gorge. Aussi vive qu'en découvrant la geôle surpeuplée, cellule noire et puante, ventre de poisson mort où l'on m'a jetée, paria parmi les parias. Dans ce pandémonium, j'ai fini par renoncer à compter les jours. Enlisée dans un présent scandé par les incursions de la faux, redoutant d'y perdre l'esprit. Jusqu'à ce moment où des gardes sont venus me chercher, ainsi qu'une vingtaine d'autres accusés, pour nous conduire à Old Bailey. Dans la salle des audiences, juges et avocats nous toisaient

d'un œil torve, en mâchouillant de l'ail et des graines de cumin pour échapper à la fièvre des prisons. Les procès se succédaient, vite expédiés, et ce n'est qu'à l'instant du verdict, en entendant mon nom, que j'ai pris conscience que le mien venait de se dérouler : « Elizabeth Murray, ce tribunal statue et ordonne que vous soyez transportée au-delà des mers, en un lieu que Sa Majesté, sur la recommandation du Conseil royal, jugera bon de désigner, à échéance de votre vie. » *Transportée au-delà des mers... À échéance de votre vie...* Ces mots n'ont cessé, depuis, de me hanter, ces mots et les traits de celui qui les a prononcés, le mouvement de ses lèvres, les boucles grises de sa perruque que je fixais en essayant de comprendre ce qui m'arrivait. De cela aussi, je me libère, en ce jour de janvier.

Avant de m'évader, j'ai craint ma faiblesse, mais les doutes tombent derrière moi comme de vieilles peaux usées ; ne subsistent que ma volonté et ce feu dans la poitrine que rien n'éteindra, sinon ma mort. Je ne m'arrête plus jusqu'au soir. Quand l'horizon s'embrace, mes forces me quittent et je m'effondre sous le surplomb d'un rocher. Le crépuscule envahit doucement le bush que balaient des brumes roses ou violettes. La peur desserre son étreinte, mon souffle épouse les soupirs de la terre.

J'étends sous la lune ma nappe à cueillir la rosée, entasse des pierres pour me protéger des dingos et me blottis contre la roche tiédie par le soleil. Sa chaleur traverse mes vêtements. La plaine fond sous le vélum de la nuit dans un crépitement de soie. J'attends que naissent les étoiles pour fermer les yeux. C'est la première journée, depuis le décès du Lieutenant, où mes larmes n'ont pas coulé.

À mon réveil, un vol de pélicans traverse le ciel. Ils sont quinze, peut-être vingt, je n'en ai jamais vu autant. Ils vont vers le nord, comme moi. Je bois la rosée que la nuit a posée sur ma toile et je les suis.